même et que, toutes choses égales d'ailleurs, plus la température sera élevée, mieux et plus rapidement le bacille sera détruit. Dans la pneumonie, le danger ne vient pas tant de l'hyperthermie que de l'asthénie cardiaque qu'il faut combattre à outrance par la digitale, ou, à son défaut, par la nitro-glycérine, le café noir, l'alcool. Ainsi traitée, la pneumonie, d'après l'expérience qu'en a eue M. Whittaker depuis vingt ans, a vu sa léthalité tomber de 20 à 10 pour 100.

Le Dr. N. S. Davis, de Chicago, est loin de partager les vues de M. Whittaker. Au sujet de la léthalité de la pneumonie, il prétend que la maladie est certainement plus fatale aujourd'hui qu'elle ne l'était il y a cinquante-cinq ans. La pneumonie est aussi plus fréquente en hiver, preuve que le froid entre pour beaucoup dans son étiologie.

M. Davis traite la pneumonie par la saignée durant la première période, et par les déprimants du cœur durant la seconde.

Le Dr. Van Klein, de Dayton, Ohio, est aussi partisan des émissions sanguines dans le traitement de la pneumonie, et il croit que la léthalité plus grande dans cette maladie est dûe au fait que les constitutions ne sont pas aussi robustes qu'il y a cinquante ans.

Le Dr. Octerlony, de Louisville, partage l'opinion du Dr. Davis au sujet du chiffre de la léthalité dans la pneumonie. Ses observations l'ont forcément conduit à admettre que la pneumonie est une fièvre essentielle, spécifique, dûe à une cause spécifique, probablement le pneumo-coccus.

J'ai beaucoup goûté les remarques de mon distingué collègue et ami, le Dr. Shattuck, de Boston, sur le sujet dont nous parlons. Pour lui, on doit s'occuper beaucoup plus du pouls que de la température dans la pneumonie ; il a presqu'entièrement mis de côté l'emploi des antithermiques dans ces cas. Considérant le fait que la pneumonie est une maladie fébrile de courte durée, il pense que l'emploi des antithermiques est plus ou moins dangereux, surtout au moment de la crise, principalement quand le cœur est affaibli, et peut amener des phénomènes de collapse.

Il ne vois rien de remarquable dans la communication faite par le Dr. M. Henry, de New-York, sur le traitement de la syphilis. Comme la plupart des praticiens, il prescrit le mercure dans la première période et l'iodure dans les périodes avancées. Il n'était pas besoin de venir à Cincinnati pour savoir cela.

Le temps me manque absolument de vous faire une lettre plus longue et je remets à la semaine prochaine la tâche de vous parler des autres communications importantes faites à l'association.

Veuillez me croire,
Monsieur le rédacteur,
Votre bien dévoué,
W. J. T.

Cincinnati, O., 15 mai 1888.